

dialogue en présence et rapprochement de préoccupations longtemps éloignées les unes des autres sont les deux premières figures de l'hybridation annoncée dans ce numéro. La diversité des points de vue se lit dans la liste des participants :

- l'inspectrice générale partie prenante de l'enseignement du cinéma et de l'audiovisuel ;*
- le conseiller cinéma en prise directe avec le plan de cinq ans pour les arts et la culture ;*
- un auteur qualifié pour s'exprimer sur l'évolution du cinéma numérique professionnel ;*
- un spécialiste des technologies et de l'ingénierie éducatives, habilité par son action à commenter leur place dans le contexte actuel ;*
- une chercheuse tentant d'identifier les contenus de connaissances et les compétences cognitives relatifs aux images technologiques.*

Quelques effets dans l'entretien

Christine Juppé-Leblond

INSPECTRICE GÉNÉRALE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

Les Dossiers – Lorsque le cinéma parle du numérique, il se réfère à sa pratique professionnelle, de manière autonome. Lorsque l'ingénierie éducative ou les TICE se posent la question du cinéma, il s'agit de tout autre chose. Et c'est encore différent si c'est l'enseignement du cinéma qui s'interroge sur le numérique en classe. Au croisement de ces trois trajectoires, de ces trois traditions, il n'est pas sûr qu'un domaine nouveau soit déjà véritablement constitué.

Alain Bergala – C'est une chose que l'on pourrait dire : on a longtemps opposé les TICE au cinéma, mais maintenant aujourd'hui totalement séparés l'équipement des uns et celui de l'autre, cela devient absurde. Il y a eu une sorte de psychodrame entre la politique d'équipement en ordinateurs de l'Éducation nationale et le cinéma qui se plaignait que l'argent et le matériel allaient vers ces nouvelles technologies. Du coup, les gens se considéraient comme appartenant à deux camps séparés. En termes de subventions et de matériels, cela n'a plus de sens. Il faut réviser cette position.

Christine Juppé-Leblond – Tu le dis très justement : l'atmosphère est calme maintenant. Ce qui m'amuse, c'est que ça a été brûlant. À une époque, nous étions en plein remous, avec des propos belliqueux et une incompréhension absolue entre les deux mondes. Depuis deux ans, nous sommes arrivés à la construction positive d'un consensus. Pour moi, la date où la tendance s'est inversée, c'est la sortie de tes DVD, le fait que les gens les voient. Nous sommes tous entrés dans l'ère du DVD. À partir de cette année, pour accompagner les films du baccalauréat de série L, il y a certes l'outil Internet, qui permet de faire un découpage plan par plan, mais surtout, après la cassette, le DVD. *L'Atalante* cette année et, l'an prochain, *Le Vent nous emportera*.

Les Dossiers – À votre avis, du côté de l'enseignement du cinéma, les nouveaux outils placés dans les mains des élèves ont-ils créé un déca-

ts du numérique

L'enseignement du cinéma

propos recueillis, le 24 janvier 2002, par Les Dossiers de l'ingénierie éducative

Alain Bergala

MISSION DE L'ÉDUCATION ARTISTIQUE ET DE L'ACTION CULTURELLE, CONSEILLER CINÉMA

lage? Est-il vrai que le numérique pousse les élèves à tourner, monter, diffuser autrement, à s'organiser autrement entre eux et avec leur professeur?

Turner

Rapport plus intime à l'objet

C. J.-L. – Pour le tournage, peu de choses ont changé, même s'il y a un peu plus de petites caméras et qu'elles sont plus faciles à manipuler. Cela présente d'ailleurs un inconvénient parce que l'on constitue moins de petites équipes autour d'une caméra qu'on ne le faisait avec les anciennes; c'est plus individualisé, le rapport à l'objet qu'on filme est un peu plus intime. Appuyer sur le clic et éteindre entraînent probablement très vite une différence sur la manière d'écrire, au sens assez large du terme, concevoir le projet, écrire le synopsis et le scénario, prévoir ce qu'on va filmer, ce qu'on va monter. Mais je pense que cette expérience de la variation de l'écriture ne vient qu'après une première expérience de filmage à peu près classique. Il faut d'abord passer par un tournage à l'ancienne, comme on le faisait avec les vieilles caméras, ensuite d'autres possibilités s'ouvrent. Cela rappelle le débat sur les fameuses petites caméras d'Arte. Au début, on disait: non, non, ça ne change rien, et maintenant on s'aperçoit que ça change quand même les modes d'écriture, la relation à l'objet et principalement à l'acteur.

La caméra perd de son aura à l'école

A. B. – Ce qui change le rapport à la caméra, c'est que, avant, celle qui était à l'école n'était pas la même que celle qui était à la maison ou chez les copains. Aujourd'hui, la caméra que l'on a en classe est banalisée dans la vie réelle. Ce n'est plus l'objet sacré, que l'on n'avait jamais approché. D'un seul coup, il perd son aura, on en a déjà la culture dans la vie.

C. J.-L. – Ce qui fait que les rituels de tournage n'existent plus. C'est très curieux de voir une classe travailler. Dans les lycées, les équipes ont la chance d'avoir des caméras numériques d'un certain poids, mais aussi des petites. Elles travaillent avec les petites pour jouer la deuxième ou la troisième caméra. Mais le rituel, elles en ont encore besoin, avec l'installation sur pied, le poids de la caméra. Quand il s'agit de fiction, l'acteur a besoin du rituel, sinon il n'arrive pas à démarrer, il a du mal à savoir quand ça commence et quand ça finit, à savoir quelle est l'image donnée de lui. Son rapport à la caméra est complètement bouleversé et ça perturbe beaucoup les élèves. Les profs sont démunis, eux aussi. C'est là que l'on va reparler de formation.

« ... les ordinateurs
et le cinéma
se considéraient
comme appartenant
à deux camps
séparés... »





Christine
Juppé-Leblond

Monter

Projeter des images pour monter ensemble

A. B. – Il y a actuellement un maillon de la chaîne qui n'existait pas à l'époque où on trouvait déjà des ordinateurs partout, c'est la capacité pour la classe ou pour un groupe de travailler en regardant ensemble, non pas un petit écran mais des images projetées. Y compris pendant la phase de l'apprentissage du montage. Le projecteur d'images digital est encore très cher, mais permet pédagogiquement quelque chose que les petits écrans ne permettaient pas : socialiser à un moment les décisions, voir le plan, dérusher même, tous ensemble devant une image relativement visible par tous. Le vrai problème, c'est le partage. Je pense que le maillon qui manque encore, mais qui va inévitablement s'imposer, c'est le projecteur d'images digitales, qui agit directement sur le processus de travail en groupe. J'ai assisté à des ateliers sur tables de montage ou sur petits écrans, c'est très différent. On ne peut être que cinq ou six autour, on voit mal. Alors que là, une décision peut être testée, montrée, on y revient, on repart, même si une seule personne se trouve aux manettes. Quelque chose du processus devient visible. Je crois beaucoup à ce maillon, qui est encore un maillon faible, parce qu'il est cher, parce qu'il n'y en a pas encore beaucoup. Mais il va jouer pédagogiquement un rôle important.

Faire joujou

C. J.-L. – Le montage change beaucoup, c'est beaucoup plus facile, beaucoup plus proche du cinéma que ne l'étaient nos tables de montage à molettes. C'est aussi beaucoup plus tentant : la table de montage devient un paquet de bonbons anglais. Il faut lutter contre ces tentations, apprendre aux enseignants à faire un peu de résistance. D'autant que, comme la matière première ne s'abîme pas, les

élèves vont pouvoir « faire joujou » en classe, comme ils le font chez eux. Une nouvelle rigueur s'impose donc aux enseignants et aux partenaires, en tout cas dans le travail préalable, dans le pré-montage, dans la réflexion sur le montage.

Diffuser

Ni échange d'images...

Quant à la diffusion, la faiblesse actuelle, je la vois bien sûr sur le site *Quai des images*, dans ce que j'appellerai l'interactivité, c'est-à-dire l'échange des données, le partage des images à monter. L'échange avec un lycée éloigné qui n'a pas de section de cinéma et avec lequel on veut partager de la pédagogie via Internet, cela n'aboutit pas. Par exemple, nous avons eu des rushes du film *Le Peuple migrateur*, de Perrin. L'idée était d'offrir les mêmes rushes à plusieurs classes, éloignées les unes des autres ou situées dans un même lycée, afin qu'elles les montent et comparent les résultats, que, sur le site, on partage et on analyse. Mais ce n'est pas encore mûr, l'outil n'est pas assez maîtrisé et cela reste à l'état larvaire.

... ni circulation de plans

A. B. – Je peux faire état d'un projet que nous avons eu et auquel nous avons dû renoncer. J'avais envie que, dans des classes à PAC d'écoles primaires, on fasse tourner un plan par chaque élève et qu'on les fasse circuler en France. Un plan, je me disais, cela dure une minute, mais, si l'on enquête un peu, on s'aperçoit qu'il est impossible aujourd'hui, dans l'état à la fois du matériel, des compétences, des mentalités, de dire : toutes les écoles qui participent aux classes à PAC vont un jour, le même pour tous, faire circuler leurs plans et voir ceux des autres.

Automatisme et pensée

Les Dossiers – Que pensez-vous de ce que l'on nous dit à propos de la contradiction entre, d'un côté, les automatismes de l'outil, l'immédiateté du rapport à l'image, le résultat toujours satisfaisant, l'abondance des propositions toutes faites dans les logiciels et, de l'autre, l'apport de l'élève et le rôle de l'enseignant ? Comme si on reconnaissait aux outils le mérite de faciliter les échanges, mais aussi la faculté de brimer la créativité des élèves.

A. B. – Par rapport à ces nouveaux outils, l'enseignant est obligé d'avoir un nouveau rôle. À l'époque où il y avait encore de la pellicule, une part de l'intimidation, du symbolique, de l'interdit tenait dans les outils. Ce qui relevait de la loi se trouvait en partie dans les outils, en partie chez le prof ou chez celui qui animait l'atelier.

Aujourd'hui, la partie technique a balayé les interdits en même temps que les difficultés matérielles. Les outils font qu'il n'y a plus de loi préalable. On peut filmer sous n'importe quel angle, dans n'importe quelles conditions : il y aura une image, il y aura un son, même s'il ne sera peut-être pas très bon. L'outil n'exige plus une prise de conscience préalable, une pensée avant de filmer, alors qu'avant, lorsqu'on filmait, on était obligé de penser, sinon on gâchait. Le prof a cette responsabilité, à mon avis plus grande qu'avant, de dire : il faut de la pensée pour filmer. La facilité de l'outil peut laisser entendre qu'il n'y en a plus besoin. C'est au prof d'assumer le symbolique. On s'arrête, on réfléchit ; filmer est une responsabilité.

« On voit les bandes »

Je suis très partagé par rapport à cela. Je suis content que des gamins sachent se servir en une heure d'un petit programme de montage sur ordinateur et arrivent à couper, à coller, à voir où il faut la coupe. Un des auteurs de ce *Dossier* le dit très bien : avec le montage sur ordinateur, on est revenu à une visualisation de type cinéma, on est revenu à quelque chose de visible, on voit les bandes. Du coup, les gestes pour monter sont devenus tellement faciles qu'il est plus difficile qu'avant de faire prendre conscience qu'il faut penser le montage. Je dis tant mieux. Mais le problème est qu'on peut très bien aboutir à une succession d'images et de sons au terme de laquelle il y a de la pure couture, mais ni véritable pratique, ni apprentissage, ni progrès.

Comparer

C. J.-L. – Un exemple très concret. Récemment, à Metz, j'ai vu travailler des premières, des sections cinéma. Il y avait une salle de tournage et une salle de montage, séparées. Un petit scénario avait été écrit par les élèves, ils étaient en train de tourner, de refaire les prises, seuls. C'était relativement facile pour eux d'être en autonomie complète avec le matériel. Dans la salle de montage, quatre groupes d'élèves devant leurs ordinateurs recevaient les rushes quasiment au fur et à mesure du tournage. C'est un exercice de début d'année assez classique, ils montaient les mêmes images mais de façons différentes. Le prof travaillait véritablement avec les élèves sur la deuxième ou troisième écriture qu'est le montage. Autrefois, cela n'aurait pas été possible, c'est grâce au numérique que l'on a pu décupler cette force pédagogique. Nous avons passé les quatre films et fait une analyse comparée et critique des quatre. Ce sont des choses qui n'existaient pas avec ces fichus bancs de montage VHS.



Alain Bergala

Le sens

A. B. – Il s'agit de premières, je parlais plutôt des petits, qui sont contents à partir du moment où ils ont collé. Dès lors qu'il y a deux plans qui se suivent, c'est déjà très bien.

Nous sommes contraints, maintenant plus que jamais, de réfléchir au sens et à la morale des images. Le reste est facile. En fait, on revient à l'essentiel. J'espère que cet outil si facile va nous permettre de poser des questions importantes : pourquoi on monte comme ça, pourquoi on fait la coupe.

La lumière facile

Là où il y a une perte évidente, c'est avec la lumière. Avec une petite caméra, il n'y a plus d'échec flagrant, ni d'image bouchée, il y a toujours quelque chose à l'image, toujours quelque chose au son. Le seuil de réflexion a baissé, le seuil d'exigences a baissé. On n'a plus à se dire : si je n'interviens pas, cela va être nul – parce que c'est médiocre, mais jamais nul. Il y a toujours quelque chose sur le rush. Avant, on était obligé de se dire : comment placer le visage de l'acteur pour qu'il attrape la lumière, est-ce que je me sers d'un papier blanc, d'un miroir ? L'hypersensibilité des petites caméras fait qu'on peut oublier ces questions et que certaines exigences ne s'imposent plus. À l'enseignant de les ramener quand les élèves font un plan sur un visage avec une lumière nulle ; à lui de demander : est-ce qu'on ne pourrait pas avoir mieux ? tourner le visage ? agir sur la lumière naturelle ?

Avec la facilité de l'outil, la question se pose, mais c'est un des effets secondaires ; globalement, je trouve qu'il y a tellement de positif dans cette affaire...

Communiquer avec les réseaux

Les Dossiers – Pour se projeter dans le futur proche, pensez-vous que, sur le modèle des correspondances et des travaux collaboratifs à caractère textuel ou multimédia que l'on voit émerger en lettres et en langues sur l'Internet éducatif, un média en ligne de type nouveau puisse bientôt apparaître, fondé sur l'échange d'images animées ?

La vidéo-correspondance

C. J.-L. – J'ai connu, il y a fort longtemps, le réseau vidéo-correspondance. C'était un truc formidable. une association liée au Clemi. On envoyait des cassettes sous enveloppe à des correspondants du bout du monde. On cherchait à donner une image de son environnement, on filmait dans l'école, on filmait hors de l'école, on piquait des images que l'on avait chez soi, on faisait des mélanges et hop !, cassette VHS, on envoyait ça en Afrique, en Russie, au Venezuela, et puis retour. On correspondait par vidéo. On maîtrisait la cassette que l'on envoyait et son montage, puisque c'était fait en classe avec le prof.



« ... Le prof a cette responsabilité, à mon avis plus grande qu'avant, de dire : il faut de la pensée pour filmer. »

En revanche, les expériences avec Internet ne sont pas encore très probantes. Même si quelques échanges peuvent avoir lieu ici ou là, l'interactivité liée au partage des savoirs n'est pas encore au point. Les enseignants ne la maîtrisent pas.

A. B. – Moi, j'ai très peur des visions futuristes à cause de l'entropie du réseau. Je persiste à penser que l'école n'est pas la société civile et qu'un élève scolarisé a besoin de désignation, il a besoin de savoir à qui il parle. Les visions futuristes qui annoncent : on aura tous les films dans des banques planétaires et on ira chercher tout ce que l'on veut ; ou bien : on communiquera avec tout le monde, il suffira de lancer des bouteilles à la mer ; à l'école, cela n'existe pas. Si on fait de la correspondance scolaire, on s'adresse à une classe qui est son semblable, on sait de quel semblable il s'agit. Si on écrit à une classe africaine, on écrit à une classe africaine. On ne lance pas un truc comme cela, pour dire : voilà ce qu'est la vie dans mon village.

Le repérage symbolique contre la fuite en avant

Le fond de la question, c'est que l'école doit rester un lieu de repérage symbolique, il n'y a pas d'autre éducation que le repérage symbolique, en rapport avec un espace, avec un enseignant. La connexion multiple et ouverte à tout, les ressources de toutes les banques de données, cela n'apprend rien. Ce qui apprend, c'est le rapport à quelqu'un qui représente quelque chose. Ce qui apprend, ce sont des valeurs, des goûts, des repérages. Et la fuite en avant, l'entropie des informations ne remplaceront pas l'instance de repérage symbolique. Nous sommes loin du compte, jamais Internet ne remplacera l'école.

Le DVD contre Internet

On m'a dit au Ministère : faire des DVD aujourd'hui, c'est ridicule, puisque dans quelques années on aura tous les films sur Internet. Là, le débat est pédagogique.

Je pense qu'il faut des objets. S'il n'y a pas cette valeur ajoutée de la désignation, tout est égal à rien. On le sait tous : quand on est sur Internet, on devient fou. On se perd, on passe des heures et, quand on sort de ces heures-là, on est déboussolé, on n'a rien recentré, on s'est perdu. ●